

LE COURRIER

L'essentiel, autrement.

Renaissances en pleine morgue

MARC-OLIVIER PARLATANO

Youval Shimoni,
Les Figurants, traduit de
l'hébreu par Ziva Avram
et Arlette Pierrot,
Ed. Metropolis, 2008,
260 pp.

Un roman peut en cacher (ou plutôt en révéler) un autre. C'est le cas des *Figurants*, livre de l'écrivain israélien (né en 1955) Youval Shimoni. Car la genèse de l'œuvre n'est pas banale.

Petit flash-back: en 2004, les éditions genevoises Metropolis publient *Tiroirs*, un triptyque de sept cents pages signé Youval Shimoni. Mais l'épais ouvrage ne conquiert pas le public francophone. L'éditeur, en accord avec l'auteur et ses traductrices, décide de publier sous le titre *Les Figurants* le chapitre deux de *Tiroirs*, qui a pour cadre Paris. Telle est la généalogie des *Figurants*... et encore. La Renaissance doit également être prise en compte. Pour saisir ce qui se passe dans *Les Figurants*, il faut en outre savoir qu'au début du XVI^e siècle, peu avant son décès survenu en 1506, le peintre italien Andrea Mantegna a représenté *Le Christ mort*.

Sur le célèbre tableau de Mantegna, donc, Jésus gît décroché de la croix, et des témoins le pleurent. Inspiré, voire hanté par cette peinture Renaissance, un élève des Beaux-Arts entend recruter des modèles pour composer à son tour «sa» déploration du Christ. Tel est le fil rouge des *Figurants*. C'est une véritable expérience d'art sacré *underground* (au sens littéral, en sous-sol) que prépare l'artiste, le tout en un lieu de deuil et de larmes: la morgue d'un grand hôpital parisien. Afin de mener à bien son projet, l'étudiant convoque en catimini des clochards dans cette nécropole réfrigérée. Il considère ces

sans-grade comme les modèles les plus appropriés à sa démarche. Et l'un après l'autre, les SDF, autant de laissés pour morts du jeu social, se confient, se racontent. Ils font pénétrer dans les tréfonds de la vie cachée des personnes en marge. Le lecteur rencontrera ainsi un alcoolique habitué à jouer au Christ marchant sur l'eau pour la plus grande joie des touristes. Et suivront des témoignages sur des conditions de subsistance sordides, échos d'un monde «d'en bas» que l'on effleure d'habitude sans le regarder.

FRESQUE HUMAINE

Petit à petit, la voix du jeune peintre lui-même, rongé par le souvenir d'une passion amoureuse, se joint à celle des clochards, de l'ivrogne christique – en italien, «pauvre diable» se dit *povero Cristo* – et de deux vieilles femmes. Par le truchement de ces paroles qui se croisent sans jamais s'affronter ni se briser, Youval Shimoni enchaîne les images de la vie et compose une fresque sur les heurs et malheurs de l'humanité. A croire que l'étudiant des Beaux-Arts, en optant pour un projet hors normes, a sans l'avoir désiré libéré une parole coincée jusque-là, réinventé une sociabilité – fût-elle clandestine, dans la morgue d'un établissement de santé. Le tout à l'instar d'un personnage de conte qui brise une bouteille d'ouï surgit un djinn oublié; dès lors, plus rien ne sera tout à fait comme avant. Les figurants sont devenus des acteurs; le peintre, l'accoucheur d'un nouveau lien entre êtres humains.